

Le romancier anime des ateliers d'écriture à Genève

Philippe Djian a secoué leur plume



Philippe Djian, 64 ans: «J'attends que chaque participant intervienne sur les textes des autres. Un écrivain a besoin de retours.» Photos: Thierry Parel

STYLE L'écriture s'apprend: le parolier de Stephan Eicher, rompu aux habitudes américaines, le démontre à Genève. Conversation entre le romancier et deux anciens participants à ses ateliers.

Christine Salvadé
christine.salvade@lematindimanche.ch

On dirait trois copains, ce sont trois écrivains. Écrivain? Désacralisons le mot. Trois hommes qui flirtent avec l'écriture, de tout près ou d'un peu plus loin. Au milieu d'eux, il y a Philippe Djian. Prix Interallié, romancier, formidable conteur et parolier du Bernois Stephan Eicher. Ne dites pas «prof», il n'aime pas. Disons que c'est lui qui secoue les plumes.

Michel Schaffter, enseignant à la retraite, et Antoine Jaquier, qui a publié en août dernier son premier roman, ont tous deux suivi l'un des ateliers de Philippe Djian à Genève, durant six séances de quatre heures l'automne dernier. Parce que oui, l'écriture ça s'apprend. «Quand je vivais aux États-Unis, certains de mes amis participaient à des ateliers d'écriture. C'est une habitude là-bas. John Gardner était le professeur de Raymond Carver, qui lui-même a enseigné l'écriture à Jay McInerney.» Autant d'auteurs qui ont nourri Djian. «Je me suis dit que ce n'était peut-être pas aussi mauvais que ce que les Français le pensent.»

Il s'y est mis, à Paris comme à Genève. Et les inscriptions affluent chez Gallimard qui organise les ateliers. Douze à chaque volée, pour 1500 euros la session. Djian ne les choisit pas, il les prend comme ils

viennent. Des profs, des gens de la com, des écrivains, mais aussi un banquier, une pédiatre. Tous ne veulent pas être écrivains, mais ils ont un intérêt pour la langue et lisent beaucoup.

Entre les trois hommes est né un lien profond d'écriture. «J'attends que chaque participant intervienne sur les textes des autres. Un écrivain a besoin de retours», dit Djian. Son premier souci, quand il démarre un atelier, est donc que le groupe «fonctionne». Il crée une ambiance de respect, où chacun peut s'exprimer. «Au début, ça n'est pas très facile. Il faut accepter les critiques des autres», reconnaît Michel. Il a 62 ans et est venu tous les quinze jours du Locle pour assister à l'atelier Djian. «J'ai beaucoup fréquenté la littérature comme enseignant. A la retraite, j'ai voulu entrer dans l'artisanat de l'écriture.» Michel n'ose pas prononcer le mot «écrivain», il dit qu'il a cherché à faire «sauter un verrou», en apprenant «les quelque deux-trois premiers pas vers l'écriture» qui lui permettront, peut-être un jour, «de commencer à bricoler une ou deux nouvelles».

Le pied à l'étrier

L'auteur de «37°2 le matin» regarde le Jurassien avec respect. «Mon atelier s'appelle «Marcher sur la queue du tigre». Parce que pour écrire, il faut oser, comme Michel, se confronter à soi-même. C'est un miroir, l'écriture. Vous pouvez être surpris par ce qui sort de vous. J'ai entendu des cas aux États-Unis où les gens se sont mis à pleurer dans des ateliers d'écriture.»

Antoine Jaquier, 43 ans, venait de sortir son premier roman, «Ils sont tous morts» (Ed. L'Age d'Homme) quand il a commencé chez Djian. «Ses

« Pour écrire, il faut oser, comme Michel, se confronter à soi-même. C'est un miroir, l'écriture »

PHILIPPE DJIAN
Écrivain

livres ont ouvert mon champ de lecture à la fin des années 80. Là, c'était Jimi Hendrix qui venait en ville, j'étais guitariste et on me donnait l'occasion de jouer avec lui. Je me suis dit que c'était l'occasion de mettre le pied à l'étrier pour mon deuxième roman.»

Djian a apporté à Michel et Antoine ce dont ils avaient besoin, à leur niveau respectif: «Je pensais que mon écriture allait devenir plus élaborée. En fait, c'est le contraire qui s'est passé, explique l'enseignant retraité. Je suis arrivé avec des textes trop écrits, pas bons. Plus je les ai travaillés, plus ils se dépouillaient.» «On a tous ce défaut, le rassure Philippe Djian. D'ailleurs ce n'est pas forcément un défaut. Il faut savoir où tu as envie d'aller, si tu as envie d'écrire comme, disons, BHL ou comme Jean Echenoz.»

Antoine Jaquier a pleinement profité de l'atelier pour son roman, l'histoire d'un serial killer qui sort de prison et se confronte aux familles des victimes. «Je suis arrivé un jour avec quatre pages dont j'étais très satisfait, écrites au passé. Philippe m'a dit: pourquoi tu ne les mets pas au présent? J'ai modifié mes pages et j'ai senti tout à coup que mon texte était juste.»



Antoine Jaquier, 43 ans, a publié un premier roman.



Michel Schaffter, 62 ans, est enseignant à la retraite.

«Je rencontre souvent dans les textes des participants des problèmes avec les temps, enchaîne le romancier. Ils croient qu'il faut commencer tout de suite avec un temps passé, parce que ça fait plus littéraire. Mais parfois il n'y a aucune raison.»

Une autre erreur récurrente repérée par Djian, c'est la rupture de ton, due à l'inadéquation du vocabulaire. «Une dame avait écrit un très beau portrait de femme. Sauf qu'à un moment elle parlait de son cul. Elle écrivait «cul» au lieu de «fesses». Je lui ai expliqué que ça me gênait, que ce mot était un intrus dans le portrait qu'elle venait de faire. En changeant une toute petite chose, le texte s'est illuminé.»

En six après-midi, Antoine a «tellement reçu» qu'il a de quoi tenir quelques mois avant de s'inscrire pour un nouvel atelier. «J'ai un recul différent sur mon écriture et j'ai acquis de nouveaux outils. Je peux en tout cas finir mon roman.» Michel a retrouvé un groupe pour écrire en collectif. Et Philippe Djian ne décrochera pas de sitôt. C'est que les ateliers le nourrissent également, et pas seulement financièrement. «J'ai de plus en plus envie d'écrire. C'est comme une drogue. Me piquer une seule fois dans la journée, ce n'est pas assez. Ces ateliers m'obligent à me demander: qu'est-ce qui fait qu'un texte ne fonctionne pas? J'applique ce même raisonnement à mon propre travail d'écriture.»

Dimanche dernier, le grand Djian est resté toute l'après-midi sur sept ou huit lignes de son prochain roman. Et ni Michel, ni Antoine n'étaient là pour lui faire lire le passage à haute voix et l'aider à repérer la faille. ●
Inscriptions sur le site www.ateliersdelanrf.fr

Roman graphique d'ado

BD Poignant et mélancolique, «Le muret» raconte l'existence tourmentée d'une adolescente paumée.

«Je me sens comme un petit soldat dans sa tranchée. Et je crois que je suis toute seule pour combattre.» Rosie, 13 ans, se retrouve livrée à elle-même. Sa mère est partie vivre à l'étranger avec son nouvel amour, son père est noyé dans le travail. Nous sommes dans les années 80, et la jeune fille démunie tente de s'accrocher à la vie, de trouver un peu de réconfort dans le désastre de sa jeunesse volée.

Elle clope seule devant la télé, squatte le plus souvent possible chez sa copine Nath, courbe l'école grâce aux excuses qu'elle rédige à la place de ses parents. Et puis, un peu plus de son âge: elle attend ses règles qui arrivent enfin, joue au Tetris en écoutant Nena, et regarde «Albator» pour passer le temps. Timide et révoltée, Rosie finit par se replier sur elle-même, en gros décalage avec les gens de son âge. Elle commence à boire du whisky...

Rock, amour et débrouille

«Je n'arrive pas à me nourrir vraiment. Je mange n'importe quoi, n'importe quand.» Un jour, elle rencontre Jo, un jeune de 16 ans qui doit, comme elle, se débrouiller tout seul. Auprès de lui, elle se sentira rassurée et comprise. Elle connaîtra le rock, l'amour et les BD, mais apprendra aussi le vol de nourriture, le deal et la défonce.

Pierre Bailly et Céline Fraipont, le tandem d'auteurs célèbre pour sa série jeunesse à succès «Petit Poilu», signent là une bande dessinée extrêmement touchante. L'histoire est racontée de manière à la fois déchirante et pudique. Le graphisme brutal, en noir et blanc, retranscrit parfaitement les sentiments de mélancolie profonde que vit l'adolescente. Plus on se plonge dans sa vie, plus on a envie de connaître et de protéger cette jeune Rosie si attachante. Regards profonds, petits détails du quotidien de l'adolescence des années 80, espoirs, clins d'œil musicaux aux Bérurier noir ou à Renaud. «Le muret», aussi sombre soit-il, dégage une folle lumière.

Camille Détraz



Le dessin très contrasté traduit la profonde mélancolie de Rosie.

Casterman/Gallimard

► **A lire**
«Le muret», Pierre Bailly et Céline Fraipont, Casterman Éditions. En librairie.

